

PIERRE PASCAL

SOPHIE CŒURÉ

PIERRE PASCAL

La Russie entre christianisme
et communisme

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



BIBLIOTHEQUE DE
DOCUMENTATION
INTERNATIONALE
CONTEMPORAINE



MUSEE D'HISTOIRE
CONTEMPORAINE

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne

ISBN : 978-2-88250-355-8

Prologue

Mai 1916. Le lieutenant français de vingt-cinq ans qui accoste à Arkhangelsk retrouve la Russie éternelle de ses livres d'enfant, coupoles dorées, villages de bois, forêts immenses et enneigées. Mais le monde bouge, il le sait. Pierre Pascal, deux fois blessé au front, traducteur pour l'état-major des armées, arrive à Petrograd, capitale de l'empire des tsars, parfaitement informé de la situation critique de l'allié russe que la Mission française vient épauler.

Octobre 1918. Témoin puis acteur du maelström révolutionnaire, Pierre Pascal prend la décision inouïe de s'engager corps et âme aux côtés du nouveau pouvoir bolchevique, au plus près du peuple russe, sans renoncer à sa foi chrétienne.

Mars 1933. L'ancien collaborateur de l'Internationale communiste et du commissariat du peuple aux Affaires étrangères, le traducteur de Lénine, retrouve la France après une expérience unique au cœur du pouvoir soviétique. Dès lors, il semble fermer la parenthèse et reprendre le cours d'une vie toute tracée, celle du normalien, agrégé, professeur, traducteur, maître de deux générations d'étudiants en russe aux Langues orientales et à la Sorbonne.

Juillet 1983. Pierre Pascal disparaît dans la discrétion. Jamais il n'avait souhaité compter parmi les intellectuels d'un siècle déchiré par les conflits et les idéologies contraires. Posture

individualiste d'un moraliste rebelle à entrer dans toute case politique, cette attitude est également un choix. En renonçant, nous verrons à l'issue de quelles épreuves, à témoigner sur son expérience de l'Union soviétique, il a rendu presque invisible son rôle dans cinquante années de combats antitotalitaires. À Moscou, Pascal fut l'âme d'un réseau dissident avant la lettre, avec son beau-frère Victor Serge, ses amis Boris Souvarine, Marcel Body, Nicolas Lazarévitch et bien d'autres. À Paris, il disséqua inlassablement les « retours d'URSS » trop naïfs, proposa à la radio sa vision de la civilisation russe, veilla à la publication de Pasternak et de Soljenitsyne, apporta sa contribution aux actions pour la défense des chrétiens en URSS... Ce livre s'attache à restituer dans toute sa richesse et sa complexité l'itinéraire d'un témoin exceptionnel du tumultueux XX^e siècle.

Depuis la déstalinisation, la publication de *L'Archipel du Goulag*, et plus encore depuis l'effondrement de l'URSS entraînant l'ouverture de ses archives, notre siècle préfère aux croyants aveuglés les « désenchantés » du communisme, hommes et femmes inquiets, déchirés, habités par la foi comme par le doute, parfois victimes aussi bien des polices politiques soviétiques que des prisons fascistes. Est-il possible de revenir sereinement sur l'engagement en communisme ? Le regard que nous portons sur le peuple soviétique, comme sur les militants de l'Internationale communiste, n'est désormais ni celui de la condamnation, ni celui de la justification : c'est celui de la compréhension. L'itinéraire de Pierre Pascal, acteur de la construction des communismes français et russe à leurs débuts, premier intellectuel communiste français avant de renier ce rôle, opposant à Staline, nous éclaire sur ces vies placées sous le signe de l'espoir, du choix et de la contrainte.

Le « bolchevik chrétien » ne fut pas le seul à s'engager avec fougue dans la révolution mondiale, et d'autres que lui s'écartèrent du régime soviétique, avec plus ou moins d'éclat. La tension entre intériorité et vie publique, l'acceptation – ou non – de la violence politique, de la discipline, d'une doctrine unique et imposée, la peur ou le courage devant la répression, s'éclaircissent à l'échelle d'une vie. Elles se comprennent aussi à l'échelle d'un groupe, tant les liens personnels étaient vitaux pour des hommes et des femmes qui ne se reconnaissaient

plus dans la structure collective du Parti communiste. Plus tard, opposants à Staline et critiques de l'image idéalisée de l'URSS, ils ne trouveraient guère leur place dans la vie politique française. Le couple formé par « Piotr Karlovitch » Pascal et « Jenny » Roussakova, les amitiés soudées à Moscou, puis à Paris, nous donnent à comprendre que la relation au communisme se lit dans les proclamations politiques, mais aussi dans l'expérience relationnelle.

En publiant son *Journal de Russie* au soir de sa vie, Pascal a voulu livrer lui-même les clés d'une lecture autobiographique : l'adhésion singulière d'un jeune homme à la révolution russe et au christianisme du peuple russe, en un même mouvement. L'échec de sa révolution s'explique par sa déception devant l'abandon d'une utopie de rénovation radicale de la société, fondée sur l'égalité évangélique. Singulière est en effet sa tentative de concilier communisme et christianisme, sa pensée de l'œcuménisme et des relations entre orthodoxie et catholicisme, son rapport à la religion, étouffé en URSS, épanoui en France. Singulière également sa relation avec l'opposition trotskiste, mais aussi avec les milieux libertaires moscovites, entre 1924 et 1933. Pascal mène une réflexion solitaire, ne cherchant guère de dialogue public avec les « ex- » communistes ou les dissidents, moins encore des affiliations politiques. Jamais il ne développera la réflexion, pourtant esquissée dans les années 1920 et 1930, sur la fabrication d'une « nouvelle religion » totalitaire destinée à entraîner le peuple, se refusant à participer au débat sur les idéologies communiste et nazie comme religions séculières. Il contribua ainsi à exclure pour longtemps son propre parcours de la réflexion collective sur le totalitarisme, comme sur la possibilité d'être communiste et catholique à la fois.

Chez Pierre Pascal, la relation avec le communisme se construit indissociablement de l'engagement d'une vie aux côtés du peuple russe. « Écrire sur la Russie avec amour ! » s'exclame l'étudiant dans son premier mémoire universitaire en 1913. L'internationalisme bolchevique n'efface pas l'élan initial. À la fin des années 1920, Pascal renouvelle ce pacte et s'engage clandestinement dans une recherche sur la dissidence religieuse des Vieux-Croyants et de l'archiprêtre martyr Avvakoum au XVII^e siècle. Il s'immerge dans les archives, les

bibliothèques moscovites et dans la vie rurale traditionnelle, sur les rives de la Volga. De retour en France, le professeur, traducteur et exégète de Dostoïevski et de Tolstoï, l'historien de la religion et des campagnes de la vieille Russie, fait rayonner la langue et la civilisation russes bien au-delà de l'Université. Comprendre son itinéraire savant permet de mieux expliquer les contradictions des études russes en France, le désir de certains de sauvegarder à tout prix des relations « neutres » avec l'URSS, l'absence d'une « soviétologie » anticommuniste à l'américaine après 1945. Sans s'éloigner de ses amis, opposants à Staline mais toujours marxistes, il trouve une deuxième famille auprès des artistes et écrivains émigrés en Occident, Nicolas Berdiaev, Viatcheslav Ivanov, Alexis Remizov, Marc Chagall... Depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours, la relation entre la Russie et l'Europe, réduite un temps aux rapports géopolitiques Est-Ouest, a fait couler des flots d'encre savante ou littéraire. Par son expérience rare de deux civilisations et de deux langues, Pierre Pascal, citoyen de deux régimes antagonistes, donne vie à la dynamique des circulations entre la France et la Russie, et, plus largement, entre l'Occident et l'URSS.

Je n'ai pas connu personnellement Pierre Pascal : je l'ai rencontré comme lectrice de son *Journal de Russie*, comme historienne du communisme et des relations entre la France et la Russie. Je m'interroge souvent sur ce qu'il aurait pensé de ce livre qui, s'il brouille l'image qu'il avait lui-même construite, rend justice à la richesse d'une personnalité intellectuelle, à un grand témoin de son époque. Je connais sa voix un peu sourde, préservée par les archives de la radio. Je l'ai vu photographié en premier communiant, en soldat des deux guerres, en bolchevik amaigri par la vie dans la Moscou affamée de 1918-1920, en touriste détendu visitant Rome avec sa femme. Je l'ai vu apparaître en vieux maître bienveillant et ironique dans les émissions filmées à la fin de sa vie, à travers les témoignages de ses anciens élèves et amis. Mais si j'ai l'impression de bien le connaître, au point de m'aventurer à expliquer ses choix et à rendre compte de sa pensée, c'est d'abord par l'analyse de ses écrits et des archives le concernant.

La complexité et la dispersion de la documentation que j'ai progressivement constituée en « Archives Pascal » lors de ma

recherche m'ont protégée contre la tentation de les considérer comme un réservoir de matériel factuel, dont la seule combinaison narrative formerait une vie. « Une biographie n'est pas seulement la collection de tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit savoir sur un personnage » : la mise en garde de Jacques Le Goff contre le « faux concret » de la biographie, en miroir du « faux abstrait » d'une histoire politique trop confiante dans les catégories affichées, reste valable¹. Il n'est que d'envisager un instant l'épreuve de l'histoire contrefactuelle, joliment nommée par les Anglo-Saxons la « *what if history* ». Et si... Et si le jeune normalien de retour en France était devenu un universitaire stalinien, ne serions-nous pas tentés de mettre en exergue ses appels enflammés à la révolution mondiale et ses éloges de la Tcheka plutôt que ses doutes ? Comment lirait-on son histoire, si ses correspondances et ses carnets avaient été confisqués ou détruits, en 1933, à la frontière de l'URSS ? Ou si, comme Victor Serge, il avait formulé au sortir des années 1930 sa vision du régime soviétique et du rôle qu'il avait joué à son service, puis comme opposant ? Car Pierre Pascal constitua, de sa jeunesse à sa mort, une « ego-archive » considérable, dont la continuation et la préservation en Union soviétique, puis l'utilisation dans les années 1970, font partie de l'étude même. Le journal intime rédigé d'une petite écriture nette, les correspondances envoyées et reçues, doivent être compris dans une configuration bien particulière de la vie publique et de la vie privée, marquée par le goût du débat et l'importance de l'amitié, mais aussi par la censure, la rareté de l'information, la peur.

Reconstituer autant que possible le corpus de ses ouvrages, articles, préfaces ou comptes rendus, en complétant les deux bibliographies de ses œuvres publiées par la *Revue des études slaves* de son vivant, c'est aussi comprendre les mécanismes d'un processus d'intervention publique. Pierre Pascal joua de la diversité et de la légitimité des genres, vécut de la commande politique ou alimentaire, usa du pseudonyme ou de l'anonymat. Il évolua vers une discrétion telle qu'elle passa *a posteriori* pour un silence, avant de proposer, à la fin de sa vie, une lecture autobiographique en cohérence avec son interprétation

1. Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

de l'histoire russe. En confrontant ces textes avec les articles ou les mémoires contemporains qui font apparaître la figure du « lieutenant Pascal », on peut réfléchir sur la construction par Pierre Pascal lui-même et par ses contemporains d'une certaine vision du siècle communiste. Qu'on songe aussi à l'image de l'engagement et du désengagement qu'offrent Aragon, Malraux, Serge ou Souvarine.

Pierre Pascal fut l'auteur d'un autre type de textes autobiographiques non publiés, élaborés dans un cadre de contrainte politique et institutionnelle. Ce fut à vingt ans d'écart, en 1920 et en 1942-1943. Dans le premier cas, le Parti communiste bolchevique le convoqua pour qu'il se justifie de son catholicisme. Dans le second, il dut revenir sur son passé communiste pour défendre son couple contre les menaces du gouvernement de Vichy. Les récits de soi alors produits se lisent comme des réponses aux fortes sollicitations d'institutions menaçantes, dans des contextes précis que la lecture des dossiers d'archives consacrés à Pierre Pascal permet de mieux saisir. Le rapprochement de ces deux moments a le mérite de rappeler que les vies du xx^e siècle échappèrent rarement aux institutions bureaucratiques. Beaucoup exigeaient des individus concernés de fournir un récit de vie ou un curriculum vitae. L'ordre de la Légion d'honneur, le ministère de l'Éducation nationale, le service des naturalisations du ministère de la Justice, l'armée française, les Renseignements généraux de la préfecture de police de Paris, le Secteur des cadres de l'Internationale communiste dont les archives furent incorporées à celles du Parti communiste d'Union soviétique, puis échurent aux Archives de la Fédération de Russie... : toutes ces institutions accumulèrent des notes et des rapports sur Pierre Pascal, qui éclairent son rôle, son image mais aussi ses réponses aux contraintes institutionnelles choisies ou subies. Le refus qu'essuya ma demande d'accès aux Archives du ministère des Affaires étrangères de la Fédération de Russie, qui s'explique par une méfiance certaine de la lecture occidentale du passé soviétique, laisse ouverte la possibilité de trouver d'autres documents de ce type, auxquels pourrait s'ajouter, s'il existe encore, le dossier de Pierre Pascal, constitué par la police politique soviétique.

L'identité, le sens donné à sa propre vie sont devenus deux problèmes majeurs que la biographie pose aux historiens. Cela

s'applique tout particulièrement à ceux qui s'intéressent au régime communiste, si préoccupé d'engendrer et d'encadrer des hommes nouveaux. L'unicité de l'itinéraire de Pierre Pascal place ce dernier en relation avec des individus isolés, plutôt qu'elle ne le situe dans un champ social ou politique, dont on pourrait faire l'objet d'un portrait de groupe. La comparaison de son journal avec d'autres écrits personnels de la période révolutionnaire et soviétique bute sur l'hétérogénéité des héritages russe et français en la matière. Pour autant, nous verrons que la singularité d'une existence, le refus d'être un « intellectuel » parmi d'autres tant en URSS qu'en France, furent aussi une construction. Celle-ci permit tant à Pierre Pascal qu'à ses biographes d'insister sur la fidélité à son choix de 1918 et de mettre en avant la pertinence de sa lecture initiale de la révolution russe. À cette occasion, Boris Souvarine lançait un avertissement que je me suis efforcée d'entendre :

Il importe de se transporter en esprit dans les conditions de l'époque pour comprendre ce que ce langage avait de convaincant pour des lecteurs de notre âge et de notre sorte. Et l'on ne peut rien comprendre au comportement des uns et des autres, alors et de nos jours, si l'on méconnaît les changements absolus accomplis dans les faits comme dans le sens des paroles au cours du temps écoulé depuis lors¹.

Cette parole de témoin et d'ami était aussi celle d'un historien. Elle a le mérite de mettre en garde le biographe contre la tentation de donner un sens stable et univoque aux mots, aux identités, qu'elles fussent « communiste », « anticommuniste » ou « chrétienne ». Cela ne dispense pas pour autant de replacer à tout moment les choix de Pierre Pascal dans leur espace social, quitte à critiquer, ou plutôt à questionner l'image de lui-même qu'il porta et sut diffuser, incarnant *in fine* une destinée unique, placée sous le signe de la Providence divine. Penser et assumer sa foi chrétienne, entrer au Parti communiste, le quitter, réagir en conscience face aux répressions politiques et à l'intrusion de régimes autoritaires dans les

1. Boris Souvarine, *Souvenirs sur Panaït Istrati, Isaac Babel, Pierre Pascal*, Paris, Éd. G. Lebovici, 1985, p. 104.

vies privées, enseigner et publier dans une université française qui se voulait politiquement neutre, critiquer l'URSS face à un appareil d'influence puissant dédié à diffuser une image « rose » du pays des Soviets dans l'opinion française... Autant de dilemmes propres au xx^e siècle, non pas illustrés, mais rendus plus intelligibles par la temporalité particulière d'une vie. En cela, l'homme singulier et attachant que fut Pierre Pascal devient notre « contemporain anachronique¹ ».

1. Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, 1967, cité par Frédéric Worms, *La Philosophie en France au xx^e siècle. Moments*, Paris, Gallimard, 2009, p. 507.

1

Choisir la Russie, vivre la révolution (1890-1917)

« Un jeune intellectuel saisi par la Russie »

Nul ne saurait se figurer combien il est de mots dont le sens est inconnu à un brillant élève de l'École normale.

Pierre Pascal, lettre inachevée
à Marcel Martinet, 1920

Lycéen et normalien

Né le 22 juillet 1890, Pierre Pascal a largement documenté lui-même ses origines familiales, les premières années de sa vie, les solides racines auvergnates d'une généalogie aux branches paternelle et maternelle parentes. Son enfance fut peuplée d'oncles et de cousins dont les professions illustrent jusqu'à la caricature l'appartenance à la bourgeoisie provinciale de la III^e République – médecin, avocat, ingénieur, commerçant, fonctionnaire des Colonies ou des Ponts et Chaussées –, enseignant, enfin, comme son père. La carrière de professeur de lycée avait mené l'agrégé de grammaire Charles Pascal avec sa famille de Reims à Versailles, puis au lycée Janson-de-Sailly à Paris. Pierre, « fils de professeur

nourri parmi les livres¹ », allait au seuil de l'adolescence découvrir une langue vivante peu commune, le russe.

La création d'un éphémère cours de russe à Janson-de-Sailly participait de l'instauration d'une géopolitique des langues et des littératures étrangères² qui allait se couler dans la dynamique diplomatique et économique de l'alliance franco-russe. Au lendemain de la visite de l'escadre française à Cronstadt, suivie de la signature d'un accord militaire en 1892, des enseignements furent ouverts à l'initiative du ministère de l'Instruction publique dans quelques lycées provinciaux ou parisiens. L'expérience fit long feu devant la méfiance des slavissants universitaires. Ces derniers, tel Louis Leger, fondateur du cours de russe à l'École des langues orientales et titulaire de la chaire de langue et littérature slaves du Collège de France, demeuraient hostiles à ces enseignants recrutés sans respect des critères académiques. Les ambiguïtés d'une tentative à la fois politique et économique, mais qui, de fait, était réservée aux bons élèves des filières classiques, conduisirent à la fermeture des cours de russe en 1903.

Pierre Pascal, élève de quatrième en 1901-1902, ne bénéficia donc que deux ans de l'initiation proposée. Accusant son jeune professeur d'avoir découragé les élèves devant les difficultés de la langue, Pascal relia avec constance le véritable déclenchement de sa vocation russe à la lecture d'un livre reçu en prix scolaire, *Au pays russe* de Jules Legras. À plusieurs reprises, il souligna combien ce livre avait nourri son besoin de dépassement,

1. Sur les années de formation, cf. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC), Archives Pascal, F delta res 883 (1-1) : arbre généalogique, papiers de famille, « Ne pas empiéter sur la Providence... », manuscrit autobiographique sans date ; BDIC F delta res 883 (9-6) : manuscrit français de « Come fui conquistato dalla Russia », conférence de 1975, publiée in *Rassegna sovietica*, vol. 4, 1977, p. 86-94. Note introductive à *Mon journal de Russie, t. 1 (1916-1918)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975, p. 13-15, et « Mon père Charles Pascal », *Revue des études slaves, Mélanges Pierre Pascal*, t. 54, n° 1-2, 1982, p. 11-17. Georges Nivat, « La "religion russe" de Pierre Pascal », *Russie-Europe, la fin du schisme. Études littéraires et politiques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1993, p. 263-278, d'après ses entretiens avec Pierre Pascal.

2. Michel Espagne, *Le Paradigme de l'étranger. Les chaires de littératures étrangères au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1996. Benjamin Guichard, « Parler russe. Un enjeu de l'alliance franco-russe ? », *Bulletin de l'Institut Pierre-Renouvin*, n° 8, 1999.

l'attrait d'une contrée exotique, neuve, vaste et libre. Dès lors, reconnaissant à ses parents « économes » le mérite de lui avoir offert des leçons particulières avec une émigrée, Véra Waltzoff, et à son environnement familial la possibilité de correspondre en russe avec le mari d'une cousine, industriel balte, Pascal n'attribua qu'à sa curiosité personnelle, « assoiffée de choses russes », l'acquisition d'une culture philosophique, littéraire et linguistique dans cette langue rare. L'aîné des quatre fils du professeur Charles Pascal mena cet apprentissage en parallèle avec d'excellentes études classiques. Le travail du jeune élève de classe préparatoire littéraire au lycée Louis-le-Grand se révéla, selon le proviseur, qui donnait son avis à l'inscription au concours, « tout à fait excellent », ses aptitudes « assez marquées », son caractère « le plus sérieux », sa moralité « irréprochable ». Pierre Pascal fut reçu premier des trente-cinq élèves littéraires de la promotion 1910 de l'École normale supérieure, à sa deuxième tentative. Il passa le concours en choisissant l'option d'allemand, attribuant au soir de sa vie à la Providence son excellente note à la dissertation d'histoire sur un sujet russe : « Alexandre I^{er}. Sa politique intérieure¹ ». Depuis la réforme de la scolarité en 1903, l'internat n'était plus obligatoire pour ces futurs enseignants de la république. Le nouveau normalien choisit de vivre chez ses parents et, comme la plupart des enfants de fonctionnaires (son père étant de surcroît chargé de famille nombreuse), il obtint une bourse de licence qui allait lui permettre de financer ses voyages en Russie.

On n'exigeait alors des normaliens que d'obtenir les diplômes de la Sorbonne. Pierre Pascal utilisa ce « temps béni de liberté », ces « années merveilleuses qui, par la bibliothèque libéralement ouverte à nos curiosités les plus aberrantes, par nos conversations de “thurnes” et de couloirs, par les chocs des enthousiasmes et des idées, nous ont cependant ouvert tant d'horizons et nous ont rendus aptes à tant de possibilités² »,

1. Archives nationales, 61 AJ (École normale supérieure) 238 « concours 1910 » et 187 « scolarité 1905-1922 » (les dossiers personnels manquent pour cette période), 16 AJ (Académie de Paris) 2885 « ENS scolarité 1908-1913 ». « Ne pas empiéter sur la Providence... », *op. cit.*

2. Pierre Pascal, « Hommage à André Vaillant », *Revue des études slaves*, t. 40, 1964, p. 7-11.

pour approfondir ses lectures et découvrir le « pays russe ». Il insista toujours sur sa vocation bien plus que sur sa formation. Pour lui, c'est la séduction de la langue qui l'avait conduit à la lecture éclectique et quasi autodidacte des classiques littéraires, de la philosophie, de l'histoire ancienne de la Russie. Jamais il ne mit en avant l'influence intellectuelle d'un professeur ou d'un camarade.

C'est en juillet 1911 qu'il partit à la découverte « du pays et des hommes », « sans autre formalité » que le visa de l'ambassade de Russie, l'un des rares pays à l'époque à exiger ce document. Il était muni des recommandations indispensables au voyageur avant l'invention du tourisme de masse. Le périple de Pierre Pascal le fit entrer dans l'empire des tsars en Ukraine, *via* Vienne et Budapest. Après un mois à Kiev « en pension chez une veuve », il passa par la petite ville de Niejine, connue pour abriter le lycée où Gogol avait fait ses études, puis se rendit à Kursk, Moscou et Saint-Pétersbourg.

*1911-1913 : l'amour de la Russie
à l'ombre de Joseph de Maistre*

Dans ses lettres hebdomadaires à ses parents, le voyageur de vingt ans se voulut rassurant face aux inquiétudes maternelles au sujet de la nourriture et du climat. Il se fit pédagogue, décrivant longuement les mœurs, les fêtes religieuses, les paysages, multipliant les analogies avec l'Auvergne ou Versailles, plus familières à ses proches. Pierre Pascal retrouvait dans ses impressions de voyage l'idée, devenue presque un lieu commun depuis les réformes de Pierre le Grand au début du XVIII^e siècle, de l'opposition entre, d'un côté, la Russie authentique incarnée par Moscou et Kiev, « la plus belle ville du monde », et, de l'autre côté, Saint-Pétersbourg l'européenne, la froide étrangère : « On n'y sent rien de russe. On pourrait se croire dans un Paris dont les places seraient un peu élargies¹. »

À la marge occidentale de l'empire, Varsovie ne fut guère appréciée. Le jeune homme, qui y passa une journée, y vit surtout une ville juive. Les impressions livrées à sa mère reflètent

1. Pour ce voyage, lettres à sa mère ou à ses parents, juillet-septembre 1911 (Archives Pascal – Jacques Catteau).

un choc culturel, et un antisémitisme inconscient qui mobilise tous les stéréotypes décomplexés de la Belle Époque :

Ce qu'il aurait fallu photographier, ce sont les Juifs. La Pologne a l'air bien plus à eux qu'aux Polonais ou aux Russes. Ils sont partout, mais surtout dans certains quartiers, où alors toutes les boutiques appartiennent à des Rosenthal, Grünwald, Brown, Schultz et autres. Il faut les voir avec leur casquette noire et leur longue lévite, quel que soit leur âge, tous crasseux, le teint oriental, la barbe noire. Chez nous, on ne voit pas de vrais Juifs en somme, et un Blum ou un Durkheim aurait peine à reconnaître pour compatriote un Rosenbaum de Pologne. J'ai traversé tout le faubourg juif de Varsovie pour gagner la gare de Róvel-Kiev qui est en dehors de la ville. On a l'impression de ne pas être chez soi avec toutes ces enseignes en hébreu et ces journaux qui s'étalent avec leurs *שפ*. Si les membres de l'Action française voyaient cela, ils en tomberaient malades de rage, mais on comprend très bien les quelques pogroms qui ont éclaté.

À Saint-Pétersbourg, Pierre Pascal s'inséra rapidement dans la société universitaire franco-russe, rencontrant professeurs et étudiants en ville et dans leurs datchas, le refuge campagnard des élites aisées. Il assista à une soutenance de thèse, ainsi qu'à l'inauguration de l'Institut français dirigé par l'historien d'art Louis Réau, où enseignait le jeune slavisant André Lirondelle¹. C'est à la bibliothèque que le jeune homme fit la connaissance d'André Mazon, son aîné de dix ans. Alors secrétaire de l'École des langues orientales, ce dernier achevait ses thèses de doctorat, l'une de linguistique, l'autre d'histoire littéraire². Le voyage du jeune normalien se voulait d'abord studieux. Il ne manqua pas d'informer ses parents de l'avancement de ses recherches pour le diplôme d'études supérieures. Depuis 1894, en effet, la volonté de professionnaliser l'enseignement supérieur avait abouti à la réforme de l'agrégation, désormais précédée d'une année de diplôme qui testait les aptitudes en

1. Olga Medvedkova, « “Scientifiques” ou “intellectuels” ? Louis Réau et la création de l'Institut français de Saint-Pétersbourg », *Cahiers du monde russe*, vol. 43, n° 2-3, avril-septembre 2002.

2. Antoine Marès, « André Mazon, un slaviste au xx^e siècle », *Revue des études slaves*, t. 82, n° 1, 2011, p. 69-94.

matière de recherche. Or le champ des études de langue et littérature russes demeurait en construction : absence d'agrégation – elle ne serait créée qu'en 1947 –, institutionnalisation universitaire marquée avant tout par le souci de promouvoir les études slaves face à la culture allemande. Suivant les conseils paternels, Pierre Pascal suivit la voie royale des bons élèves vers l'agrégation de lettres classiques, un choix par défaut. Le jeune licencié devait donc élire pour son mémoire de diplôme un sujet français, mais souhaita y introduire un « élément russe ». En toute logique, il choisit comme directeur Émile Haumant, qui avait obtenu en 1902 la première chaire de langue et littérature russes à la Sorbonne. Le « vénérable maître des slavissants¹ » était l'auteur de la première monographie française sur Pouchkine et de la première synthèse consacrée à *La Russie au XVIII^e siècle*. Il mobilisa généreusement son réseau de collègues et d'amis pour loger et recevoir son élève en Russie.

De retour en France en passant par Pskov, Wilno (Vilnius), Varsovie et Berlin début octobre 1911, Pierre Pascal employa l'année universitaire 1911-1912 à son diplôme d'études supérieures. Son objectif était d'étudier la relation nouée avec la Russie par le philosophe et homme politique Joseph de Maistre, qui avait séjourné à Saint-Petersbourg comme ambassadeur des États de Savoie entre 1803 et 1817. En introduction, le jeune universitaire faisait comme il se devait référence aux œuvres de son directeur de recherche, consacrées aux relations culturelles franco-russes, et notamment au dernier opus de celui-ci, *La Culture française en Russie (1700-1900)*, qui venait de paraître en 1910. Si Émile Haumant était agrégé d'histoire, son travail et celui de son élève révélaient combien les études russes, orientées vers la langue et la littérature, étaient loin de s'insérer dans la réflexion méthodologique critique menée par les historiens depuis la fin du XIX^e siècle. Tout en discutant le terme d'« influence », en reconnaissant les difficultés de l'approche biographique et en regrettant d'avoir manqué de temps pour dépouiller des archives, ce qui aurait été « excellent », le jeune homme se plaçait résolument dans une perspective d'histoire romantique. Il fondait sa recherche

1. Nécrologie d'Émile Haumant par André Lirondelle, *Revue des études slaves*, t. 21, 1944, p. 173-176.

biographique sur une observation aiguë des fécondations intellectuelles croisées, à l'appui d'œuvres et de correspondances. « On connaît la pensée rigoureuse et originale de Joseph de Maistre, le fond ardemment mystique de l'âme russe, et la richesse religieuse et morale du règne d'Alexandre I^{er} : mettre ces éléments en présence, voir ce qu'ils se sont accordé l'un à l'autre, ce qu'ils ont gagné l'un sur l'autre, suivre l'histoire de leur sympathie, de leur amitié, de leur brouille apparente, quoi de plus tentant¹ ? »

Pierre Pascal rejetait toute approche des relations internationales ou d'histoire sociale, moquant une vaine quête du quotidien du diplomate, du « prix dont il payait le beurre », du « nom de son valet de chambre »... Le mémoire se composait de deux parties au parfait équilibre rhétorique : « L'influence de la Russie sur Joseph de Maistre (ses opinions sur la Russie, ce qu'il lui doit) », puis « L'influence de Joseph de Maistre sur la Russie : pédagogique, philosophique, politique ». En conclusion, Pierre Pascal s'affranchit résolument du dialogue avec son maître Haumant, ainsi qu'avec Melchior de Vogüë, le grand passeur du « roman russe » en France. Distribuait les points entre slavophiles et occidentalistes (« les deux parts ont tort »), il proposait un long essai sur le dialogue entre Russie et Occident. Ses conclusions toutes personnelles offraient un véritable « programme » de fécondations réciproques, guidées par la pensée catholique.

Dans ses souvenirs, Pierre Pascal assumait comme un choix personnel l'idée de travailler sur de Maistre, personnage catholique et contre-révolutionnaire. Ce sujet politiquement peu en phase avec le républicanisme laïc bon teint de l'Université lui valut les reproches de ses professeurs. Au-delà des références convenues mais vagues aux consultations de « plusieurs savants professeurs », le ton de ce premier travail universitaire marquait la prise de parole d'une personnalité intellectuelle avide de proposer une approche globale du monde russe. « Pussions-nous ne pas nous tromper, et montrer qu'on peut, sans trahir la vérité, écrire sur la Russie avec amour ! » Aux limites de la transgression de l'écriture académique universitaire,

1. BDIC, *Joseph de Maistre et la Russie*. Mémoire pour le diplôme d'études supérieures, manuscrit, 1912, 318 p.

cette dernière phrase de l'introduction annonçait une idée récurrente de son travail, qui allait devenir l'un des fils rouges de la relation entretenue par Pierre Pascal avec la Russie : l'amour du pays, conduisant à la défense militante de son peuple contre les préjugés. Ce militantisme était déjà présent dans les lettres à ses parents. Il se montrait soucieux de lutter contre les idées reçues (« pas de peuple plus doux et plus réellement aimable, même pour les animaux ») et critique de la colonie française : « La plupart viennent chez les Russes pour les exploiter, comme les Juifs. » Le jeune homme se révélait également admirateur des musées, notamment de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg : « Il me semble que ça devrait forcer un peu les gens à venir en Russie, et pourtant il n'y a même pas d'Anglais. Il est décidé que la Russie est barbare. »

Après sa soutenance de diplôme, il s'offrit un deuxième voyage en Russie, à l'été 1912, en arrivant cette fois par Strasbourg, Nuremberg, Prague, Cracovie et Kiev où il séjourna de nouveau. Ce furent de « vraies vacances », marquées toutefois dans les correspondances avec son père par la préoccupation du concours à venir. En 1913, Pascal prépara en effet, et réussit au deuxième rang, l'agrégation de lettres, à la veille de son incorporation pour le service militaire.

À l'issue de ces trois ans d'études, le brillant normalien se sentait certes plus proche des études russes que des « lettres classiques ». Déçu par les cours de Louis Leger au Collège de France, il appréciait davantage sa formation à l'École des langues orientales, institution à laquelle allaient le lier des amitiés durables et les premières années de sa carrière dans l'enseignement supérieur. Principal médiateur des relations universitaires franco-russes avant la Première Guerre mondiale, Paul Boyer était depuis 1893 titulaire de la chaire de russe aux Langues orientales, institution dont il était devenu le directeur en 1908. Pierre Pascal l'avait rencontré à Saint-Pétersbourg en 1911, moquant gentiment sa posture professorale : « Il est très aimable parce qu'il fait de la réclame pour son cours. Il me promet une chaire de russe en France, en Angleterre ou en Amérique, comme s'il disposait du monde entier, mais ce ne serait pas encore beaucoup de chaires de russe... » Il attendit sa troisième année de scolarité pour suivre l'enseignement de

ce « merveilleux pédagogue » et obtenir sa licence de russe en 1913.

Pierre Pascal se lia assez avec Paul Boyer pour que ce dernier le protégeât avec constance entre 1918 et les années 1940. Outre l'éloge d'une pédagogie rigoureuse de la langue dont Pascal se voulut le continuateur lorsqu'il lui succéda, il reconnut aussi à son maître le mérite de lui avoir donné à lire Anatole Leroy-Beaulieu et fait ainsi pénétrer, avec *L'Empire des tsars et les Russes* (publié à partir de 1881), dans le débat contemporain sur l'évolution de la Russie. Son premier voyage n'avait guère été formateur en ce sens. « Évidemment, je n'avais rien connu de l'essor économique de la Russie, ni de la vie politique, ni même de la nouvelle littérature », écrivit-il en 1975, sentiment que confirment les lettres à ses parents, qui ont été conservées¹. Le second séjour, à l'été 1912, fut évoqué dans les termes d'une acclimatation culturelle – « je me sentais en Russie comme chez moi » – mais surtout d'une quête spirituelle, menée sous l'influence du cercle de l'abbé Portal.

*Le cercle de l'abbé Portal : la convergence russe
aux marges du Sillon*

Telle que la présenta Pierre Pascal, sa découverte de la culture et de « l'âme russe » ne saurait dissocier appétit intellectuel et formation religieuse. C'est sur ce lien qu'insistèrent durablement ses notes autobiographiques et ses écrits intimes, depuis la première introspection spirituelle conservée dans les Archives Pascal. Le jeune soldat notait en 1915 dans son carnet ses bonnes résolutions de l'Avent, reflétant un christianisme rigoureux et pénitentiel, où lectures et réflexions morales s'alliaient à la recherche de la perfection quotidienne et à la lutte contre la sensualité. Il griffonnait ses réflexions sur les péchés et les commandements, revenant sur son itinéraire religieux : « Service rendu par la Russie. Douceur, non-intellectualisme, charité, pitié, confiance dans la Providence, prière, ascétisme. »

1. Pierre Pascal, « Paul Boyer russisant et professeur », dans *Paul Boyer (1864-1949) chez Tolstoï, avec une introduction par André Mazon, Pierre Pascal, Louis Réau, consacrée à la mémoire de Paul Boyer*, Paris, Bibliothèque de l'Institut d'études slaves, 1950, p. 9-16 et « Come fui conquistato dalla Russia », *op. cit.*

Plus loin : « Dégoût pour la vie bourgeoise. » Plus loin, il évoqua « [s]a naissance à la Foi » : « D'abord ignorance, puis catéchisme peu compris, peu suivi », déclinant ensuite ses années de lycéen, sa première communion suivie d'une « année obscure », puis son « souci plus éveillé » en classe de quatrième (« Je commençai le russe. Le russe éveilla en moi le sentiment religieux, et Bossuet la philosophie, la nécessité, la beauté de l'Église »), en troisième les discussions sur la liberté de conscience. Le jeune Pascal faisait de sa classe de seconde une « année de réflexion et de lecture » : « En même temps croissaient mon amour et ma connaissance de la Russie, pays religieux. Mais je savais par Bossuet et par réflexion que l'Église vraie est cath[olique]. Il fallut bien concilier. » Il évoquait ensuite ses discussions métaphysiques et ses lectures des encycliques en année de philosophie. « Dès lors, c'est le tourment d'être enfin catholique. »

Comme pour le choix du russe et de la Russie, le cheminement personnel semblait premier, distinguant l'enfant et l'adolescent du conformisme des études classiques d'un côté, de l'athéisme familial de l'autre. Cinquante ans après ce premier retour sur soi, Pierre Pascal esqua un bilan spirituel en réponse à une demande d'hommage à Fernand Portal. « Je me fis ma religion moi-même, probablement par opposition aux vices qui me choquaient, égoïsme et orgueil familial, idolâtrie nationale », écrivait-il dans ce texte inachevé et, semble-t-il, jamais envoyé. Pascal revint à plusieurs reprises sur la critique de ses parents, « bourgeois (...) ancrés dans un anticléricalisme non violent mais foncier », et de leur milieu où la « place de la religion était prise par un patriotisme et un moralisme sans générosité¹ ». Envoyé au catéchisme, il avait fait sa première communion en 1901. Mais il présenta toujours son catholicisme comme une conversion personnelle, loin des convenances extérieures : posture morale d'une part en réaction au milieu familial – les querelles d'héritage, l'anecdote de sa mère maltraitant ses bonnes sont évoquées à plusieurs reprises –, catholicisme « intellectuel » de l'autre. Marqué par ses lectures lycéennes – Bossuet, saint Thomas, le jansénisme

1. BDIC F delta res 883 (11-2), brouillon accompagné d'un extrait de *La Croix*, avril 1975.

de Port-Royal –, puis par les « excursions spirituelles » vers Byzance, grâce aux ressources de la bibliothèque de l'École normale supérieure, enfin par la lecture du philosophe orthodoxe Vladimir Soloviev, Pierre Pascal interpréta ses liens avec l'abbé Portal comme une rencontre plus que comme une influence.

Depuis son année de licence, le jeune homme fréquentait le petit groupe d'étudiants réuni par l'abbé Fernand Portal¹, prêtre lazariste, membre de la congrégation de la Mission fondée par saint Vincent de Paul. Dans sa quête d'une réponse à la crise moderniste et à la sécularisation des sociétés, l'abbé Portal souhaitait développer dans la jeunesse universitaire la réflexion sur le rapprochement des Églises, leur histoire, l'exégèse des doctrines. Or l'intérêt pour le monde russe, voire l'espoir d'une réunion de l'Église orthodoxe avec Rome, avaient trouvé un nouvel élan après la révolution de 1905. Les réformes religieuses, et l'oukase de tolérance qui offrait de nouvelles possibilités au catholicisme oriental, avaient mobilisé l'enthousiasme missionnaire des catholiques occidentaux, tandis que le Vatican tentait de maintenir un juste milieu entre son soutien aux réformes et sa critique du libéralisme². Professeur à l'Institut catholique, animateur depuis 1905 de la Société d'études religieuses, l'abbé Portal, homme de réseaux, se trouvait alors au confluent de deux groupes informels. Proche de catholiques normaliens de différentes générations, il réunissait chez lui, rue de Grenelle, les « talas » (« ceux qui vont-*t-à-la-messe* ») de la rue d'Ulm, et devint leur aumônier au début des années 1910. Son intérêt pour le monde slave l'avait également rapproché d'intellectuels, catholiques libéraux comme Anatole Leroy-Beaulieu, ou non pratiquants, comme Paul Boyer. Il avait incité des prêtres plus jeunes tels les abbés Gustave Morel,

1. Régis Ladous, *Monsieur Portal et les siens, 1855-1926*, Paris, Éditions du Cerf, 1985, et notice « Portal » dans François Laplanche (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, t. 9, Les sciences religieuses (1800-1914)*, Paris, Beauchesne, 1996, p. 539-540. Olga Danilova, « Frantsouzskoïe "Slavianofilstvo" kontsa XIX – natchalo XX veka : chkola slavistiki abbata F. Portalia » (La "slavophilie" française, fin du XIX^e – début du XX^e siècle : l'école de slavistique de l'abbé F. Portal) », *Rossia i Frantsia*, n° 8, 2008.

2. Laura Pettinaroli, « Le Saint-Siège face à la révolution de 1905 », *Cahiers du monde russe*, vol. 48, n° 2-3, août-septembre 2007, p. 449-461.

Albert Gratieux, Charles Quénet, à séjourner en Russie et à en apprendre la langue.

Pierre Pascal n'était pas le seul normalien à fréquenter les réunions du dimanche rue de Grenelle ou les retraites organisées par l'abbé Portal. Mais sa quête œcuménique et son intérêt pour les choses russes le rapprochaient particulièrement de l'abbé Portal et du chanoine Quénet¹. De sept ans seulement son aîné, celui-ci avait appris le russe et était parti en 1908 vivre en Ukraine, auprès du chapelain de la colonie française de Kiev. De retour à Paris, c'est lui qui recommanda Pascal auprès de « prêtres orthodoxes de tendance libérale² ». Il lui conseilla de visiter, lors de son deuxième voyage en Russie à l'été 1912, le monastère d'Optino, près de Kozelsk, et la communauté de l'Exaltation de la Croix, près de Poltava en Ukraine. Le jeune homme entra ainsi en contact direct avec deux centres spirituels importants de l'orthodoxie russe. Optino, monastère qui datait de la renaissance orthodoxe du XVIII^e siècle, devait sa renommée à ses guides spirituels, les *starsy*. L'ermitage attirait des pèlerins de toutes origines et, sous l'influence du philosophe slavophile Khomiakov, des écrivains tels Gogol, Dostoïevski ou Soloviev. Beaucoup plus récente, la communauté de Vozdvijensk avait été fondée sur son domaine ukrainien en 1884 par un laïc, le prince Nikolai Neplouïev. Maîtres et élèves partageaient travail et loisirs autour d'une école agronomique à laquelle Neplouïev avait légué ses terres³.

Créée en 1889 et autorisée par l'Église orthodoxe et l'empereur, la « confrérie ouvrière » de l'Exaltation de la Croix révélait, comme l'écrivit Pascal en 1960, « les possibilités de l'Église ». Elle témoignait avant tout de la quête personnelle de son fondateur, « chef moral de la communauté », de sa spiritualité éclectique, influencée par les populistes russes et curieuse du christianisme social tant en Allemagne qu'en

1. André Mazon, nécrologie de l'abbé Quénet, *Revue des études slaves*, t. 23, 1947, p. 279-283.

2. Pierre Pascal, *Mon journal de Russie*, t. 1 (1916-1918), *op. cit.*, 1975, p. 102. Lettres à ses parents, septembre 1912 (Archives Pascal – Jacques Catteau).

3. Régis Ladous, *Un bonheur russe. La communauté slavophile de Nicolas Néplouïev*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997. Pierre Pascal, « L'Église orthodoxe de Russie », *Plamias*, n° 60, octobre 1960, p. 3-21.

France. Neplouiev avait rencontré Albert de Mun et Léon Harmel, et connaissait donc l'expérience communautaire tentée par ce dernier dans sa filature des Ardennes. Il fréquentait l'abbé Portal depuis le début du siècle, et avait accueilli à plusieurs reprises son disciple l'abbé Albert Gratieux, devenu membre de la confrérie avant que sa hiérarchie ne lui interdise de la fréquenter.

La manière dont le jeune Pascal annonça à sa mère sa visite à la « fraternité » (*bratstvo*) est révélatrice de l'image que la communauté agricole et les expérimentations liturgiques de Vozdvjensk, tel le culte célébré en plein air par des participants vêtus de blanc, pouvaient avoir dans une famille bourgeoise française : « Lundi prochain je partirai pour cette société communiste que tu appelais un repaire d'anarchistes et de toqués. D'ailleurs ce n'est pas vrai du tout, c'est là au contraire que je verrai des Russes véritables, et la campagne. » Le contact avec la confrérie ne démentit pas son enthousiasme pour cette « espèce de monastère laïc » : « Ils [les paysans] travaillent aux champs et partout, dans toutes les fonctions nécessaires, et vivent ensemble. Ils ne reçoivent rien, et n'ont rien à eux, mais c'est l'ensemble de la société qui les entretient et les nourrit. Et ils vivent ensemble, dans de grandes maisons, d'une vie très morale et très sévère, mais très gaie et très heureuse, parce qu'ils n'ont pas de soucis. » Expérience fondatrice, incontestablement, pour le jeune homme, que ce premier contact avec le « communisme », terme encore rare à l'époque, comme spiritualité radicale et collective. C'est alors que s'éveille en lui une grande sensibilité au charme puissant de la « vraie plaine » russe, aux voyages de nuit en troïka, aux chants paysans, qui ne le quittera jamais.

Le catholicisme de Pierre Pascal participe de l'espérance de ces « jeunes gens d'aujourd'hui » qui eurent vingt ans en 1910, génération dans laquelle Henri Massis et Alfred de Tarde, auteurs de la célèbre enquête publiée sous le pseudonyme d'Agathon, voyaient, non sans exagération, une « jeune Université travaillée par le catholicisme ». Plus largement, ces années 1905-1915 furent un temps fort des conversions intellectuelles, marqué par des cheminements croisés entre catholicisme, athéisme, judaïsme et orthodoxie, et par une relation

distancée avec l'Église¹. Mais pas plus que Pierre Pascal n'aima à se replacer dans sa génération normalienne, il ne voulut comparer son choix à d'autres itinéraires de conversion catholique. Synthèse personnelle de lectures et de posture morale, son « catholicisme intellectuel » ne se cherchait pas de modèles.

La relation du jeune homme avec le catholicisme social et l'élan collectif du Sillon fut toujours empreinte de cette ambiguïté. L'entrée à la rue d'Ulm coïncidait, pour des jeunes gens de vingt ans, avec leurs premiers pas dans la vie citoyenne. L'image d'une institution attachée aux valeurs républicaines, aux élèves réputés frondeurs, s'était forgée tout au long du XIX^e siècle. L'affaire Dreyfus avait été un moment de particulière visibilité des engagements universitaires. En ces années 1910 marquées par les tensions franco-allemandes et l'agitation sociale, l'École normale supérieure n'était plus le « cloître » des premiers temps. Depuis la réforme de 1903, elle s'insérait davantage dans le petit monde des étudiants parisiens, avec sa sociabilité masculine et fortement ritualisée et ses groupements politiques plus ou moins durables². À l'ENS, deux groupes d'inégale dimension se partageaient les engagements organisés. Sous l'influence du bibliothécaire Lucien Herr, le groupe d'études socialistes et la *Revue socialiste* fédéraient des normaliens de différentes générations. Pierre Pascal ne fut assurément pas sensible à l'aura de Lucien Herr, ni véritablement tenté par l'effervescence des nouveaux modes d'interventions dans la vie publique – revues, universités populaires, réflexions sur le lien entre art et politique du socialisme intellectuel, qui caractérisaient aussi le second groupe de normaliens politisés, engagés dans le Sillon.

Fondé à la fin des années 1890 sous forme de revue, puis de cercles d'éducation populaire, le mouvement de l'ancien polytechnicien Marc Sangnier voulait approfondir le ralliement des catholiques à la république, initié par le pape Léon XIII. Par l'idée de démocratie sociale, le Sillon tentait de surmonter

1. Frédéric Gugelot, *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*, Paris, CNRS Éditions, 1998.

2. Pierre Moulinier, *La Naissance de l'étudiant moderne (XIX^e siècle)*, Paris, Belin, 2002. Christophe Prochasson, *Les Intellectuels, le socialisme et la guerre (1900-1938)*, Paris, Le Seuil, 1993.

les tensions liées à la séparation de l'Église et de l'État en 1905. La jeunesse étudiante avait été particulièrement sensible à cette spiritualité exigeante, à la recherche d'une filiation entre parole évangélique et démocratie, à cet engagement fort dans une camaraderie entre jeunes gens de classes différentes¹. Elle formait l'essentiel des deux à trois mille membres du Sillon à l'aube des années 1910. À l'École normale supérieure, les « talas » comptaient une quinzaine de militants sillonnistes actifs. Après la condamnation de cette « fausse doctrine » par le pape Pie X en 1910, ils se regroupèrent autour de l'abbé Portal, et semblèrent suivre les conseils de celui-ci : privilégier l'engagement social plutôt que suivre Marc Sangnier qui se lançait dans la politique en créant le parti de La Jeune République. Pierre Pascal ne semble pas avoir partagé activement cette sociabilité des jeunes élites universitaires démocrates et chrétiennes. Par ses incertitudes mêmes, il illustre « l'errance intellectuelle » de l'esprit des années 1910 et l'effritement du modèle dreyfusard. Cette génération individualiste en quête de renouveau spirituel prêtait l'oreille aux critiques radicales de la démocratie, bien au-delà du rayonnement politique de l'Action française².

*Les possibilités d'une jeunesse française :
« haine de ce monde », quête d'une utopie chrétienne*

En l'absence d'engagement public, les bilans autobiographiques de Pierre Pascal permettent de dessiner deux faces d'une même personnalité encore en gestation. Des possibles politiques, sur lesquels Pascal revint à divers moments de sa vie, sans y voir de contradiction majeure. Était-il un bolchevik sans le savoir encore (« au bolchevisme, moi-aussi, j'allais depuis longtemps »), que seul l'événement révolutionnaire allait révéler ? C'est ainsi qu'il se présente lui-même dans une

1. Jean-Marie Mayeur (dir.), *Le Sillon de Marc Sangnier et la démocratie sociale*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006. Paul Cohen, « Les élèves catholiques de l'École normale », *Cahiers d'histoire*, vol. 29, 1984, p. 32-46, et « Heroes and Dilettantes : The Action Française, Le Sillon, and the Generation of 1905-1914 », *French Historical Studies*, t. 15, n° 4, 1988, p. 673-687.

2. Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996.

lettre inachevée à Marcel Martinet, rédigée dans la peine et la rature à Moscou en mai 1920, publiée sans commentaires en 1977 en complément au *Journal de Russie*¹. Pierre Pascal y répondait à deux textes publiés en France : d'un côté, le salut amical de Martinet, son prédécesseur à l'ENS, pacifiste rallié à la révolution bolchevique et rédacteur de la revue *La Vie ouvrière* ; de l'autre côté, son portrait à charge signé par le journaliste Ludovic Naudeau. L'ancien correspondant du *Temps* en Russie publia en 1920 un récit très critique de la révolution bolchevique. Il y livre le portrait d'un Pierre Pascal égaré par son inculture politique et sa formation abstraite :

On me dit qu'il fut naguère un brillant élève de l'École normale supérieure et cela ne prouve rien ni pour lui, ni contre lui. (...) Nous trouvons en lui un exemple très frappant des lacunes singulières que peut présenter un esprit bien nourri de culture universitaire, mais où manquent la connaissance des hommes, l'instinct psychologique et le sentiment des réalités : le jugement. À ne développer que la mémoire chez l'étudiant, on peut produire parfois de ces dérèglements. L'excuse de M. Pascal c'est d'être jeune, de n'avoir vécu que dans les livres et de ne savoir rien de la vie positive².

Dans son brouillon de réponse, Pierre Pascal reconnaît, pour mieux se détacher de son passé, avoir été un « intellectuel incomparablement plus apte à tourner en tous sens des idées abstraites qu'à prendre une décision ». Il se peint en révolté sans doctrine, « ignorant de tout socialisme », rejetant sur l'Université la responsabilité de lui avoir « caché » Marx et Engels : « Nul ne saurait se figurer combien il est de mots dont le sens est inconnu à un brillant élève de l'École normale, pour parler comme M. Naudeau (...). Donc capitalisme, impérialisme, industrie, politique intérieure ou étrangère, classes sociales, révolution, j'avais beau avoir lu cent ouvrages

1. « Lettre au camarade Marcel Martinet en réponse à son article. Moscou, 30 mai 1920 », *Mon journal de Russie*, t. 2 (*En communisme 1918-1922*), Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977, p. 158-174 ; brouillon manuscrit dans BDIC F delta res 883 (1-9).

2. Ludovic Naudeau, *En prison sous la terreur russe*, Paris, Hachette, 1920, p. 170.

d'histoire et d'économie politique, tout ceci n'était pour moi que des mots, une superficie, un décor que je voyais bien, mais dont j'ignorais les machines. » Pierre Pascal se situe dans une génération incertaine : « Nous avons la haine de ce monde où nous sentions partout la pourriture, nous humions avec avidité les moindres bises d'un air plus frais, plus vivifiant, Péguy, Hervé, Marc Sangnier, l'Anarchie, Jean-Christophe, que sais-je encore ? Mais nous ignorions encore les ressorts, les dessous de la société bourgeoise. »

Il se montre sans parti et, surtout, méfiant envers les socialistes, frères ennemis des communistes de 1920. Pour enraciner la légitimité de son choix communiste, il souligne sa révolte contre la bourgeoisie et ses valeurs (sans préciser les options politiques de ses parents), sa « haine intime, profonde et violente, contre le parlementarisme » et la démocratie bourgeoise. En rupture avec sa famille, sa formation et son identité même d'intellectuel, le jeune homme rencontre ce que les philosophes des années 1930, puis les historiens de la fin du siècle allaient qualifier de « haine de soi » dans les démocraties modernes, cette « capacité infinie à produire des enfants et des hommes qui détestent le régime social et politique dans lequel ils sont nés », déchirure intérieure au nom des valeurs mêmes de sa jeunesse, l'universalisme et l'égalité¹.

Dans cette quête, le Pascal de 1920 concède au Pascal d'avant 1914 une tentation monarchiste, du moins en ce qui concerne la Russie (« le tsarisme me semblait beau en face de cette turpitude »), par hostilité à la démocratie parlementaire. Puis il retrace son évolution vers le communisme marxiste sur le terreau favorable d'une volonté de « révolution sociale ». Averses en remarques politiques, les lettres écrites de Russie lors des deux premiers séjours le montrent critique de son hôte à Moscou, le docteur Bajenov, un ami d'Émile Haumant et fervent partisan du modèle parlementaire britannique. Certaines pièces du puzzle autobiographique construit à la fin de sa vie viennent compléter ce portrait, comme l'anecdote du « sonnet pour le tsar » qu'il aurait rédigé en 1905. La curiosité de l'adolescent pour les journaux « révolutionnaires » russes lus

1. François Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, R. Laffont – Calmann-Lévy, 1995, p. 29-31.

à Paris, qui l'aurait poussé à avertir ses parents de l'échec probable des emprunts russes, n'avait donc pas conduit à son engagement. Il resta en dehors du spectre politique, pourtant fort large, de l'antitsarisme. Il ne rejoignit pas les réseaux qui, des anarchistes aux socialistes et aux républicains modérés, scrutaient avec passion l'évolution russe après la révolution de 1905, et réunissaient des intellectuels français et des émigrés russes pour penser l'avenir d'une autocratie condamnée¹.

Dans le monde des possibles du xx^e siècle, c'est sans doute cette image de la conversion marxiste d'un bourgeois en rupture avec sa classe qui aurait prévalu, si Pierre Pascal était demeuré fidèle aux Partis communistes russe et français. Mais ce ne sera pas le cas. D'autres textes autobiographiques, élaborés par Pascal lui-même dès les années 1930, présentent alors un jeune intellectuel sensiblement différent : « Cependant, il y avait à la base de cette activité un malentendu : mon communisme n'était pas celui des dirigeants communistes russes. Le mien était tout inspiré par le christianisme, le leur par le marxisme². » Le récit de soi s'oriente vers une quête spirituelle radicale : « J'étais arrivé en Russie, catholique nourri de Bossuet pour la doctrine et de Port-Royal pour la morale. J'étais seulement, dès lors, séduit par les côtés évangéliques du christianisme russe, et je détestais la mentalité bourgeoise. Ce qui m'intéressait le moins en Russie, c'étaient les doctrines et les mouvements révolutionnaires³. » L'appartenance au groupe « tala », la fréquentation des cercles unionistes du père Portal et de la communauté de l'Exaltation de la Croix auraient éveillé l'attrait pour le christianisme social et fraternel du Sillon, menant à l'utopie d'une cité régénérée. L'antiparlementarisme aurait détourné le jeune homme de suivre plus avant Marc Sangnier et les jeunes militants du Sillon qui s'opposaient activement au catholicisme, jugé réactionnaire, de l'Action française. Pascal se serait alors orienté vers un christianisme

1. Gilles Candar, « Les socialistes français et la révolution de 1905 », *Cahiers du monde russe*, vol. 48, n° 2-3, 2007, p. 365-378 ; Wladimir Berelowitch, « La révolution de 1905 dans l'opinion républicaine française », *ibid.*, p. 379-393.

2. BDIC F delta res 883 (3-8), « Annexe au CV de M. Pierre Pascal », 15 octobre 1942, manuscrit et dactylographié.

3. « Le messianisme politico-religieux des poètes russes en 1917-1918 », brouillon manuscrit d'une conférence de 1976, BDIC F delta res 883 (10-4).

monarchiste assez vague. Les lectures de jeunesse ne sont plus, loin s'en faut, condamnées en tant que ferments d'abstraction et d'incompréhension de réalités contemporaines révélées par le marxisme. Elles sont revendiquées comme armature d'une vision durable du monde, ancrée dans la spiritualité, où le communisme n'est plus qu'une parenthèse et un malentendu.

Trois expériences de guerre (1914 – printemps 1917)

Ici nous avons le temps de nous livrer aux impressions les plus variées : mais les plus favorables dominent, car les choses vont en somme bien. Mais on a aussi le temps de réfléchir à l'absurdité de la guerre.

Lettre de Pierre Pascal à sa grand-mère,
31 octobre 1914

L'autoportrait en étudiant proposé par Pierre Pascal à divers moments de sa vie révèle son rejet de la République parlementaire, laïque et bourgeoise. On peut y observer un autre ressort psychologique : la haine de « l'idolâtrie patriotique¹ ». Le registre pacifiste permit à Pascal de donner sens et cohérence au choix de la révolution bolchevique, au moment de son introspection de 1920. C'est au prix d'une lecture sélective des années de guerre que Pierre Pascal, alors membre du Groupe communiste français, se montra pacifiste, antimilitariste et internationaliste. Le jeune État soviétique assumait la paix séparée de Brest-Litovsk, faisait du pacifisme un élément essentiel de son message à l'intention des populations mondiales, et effaçait des mémoires un conflit impérialiste politiquement condamné. Il fallait que le jeune militant se justifiât d'avoir servi deux ans avant de partir en Russie. Ce pacifisme allait être à son tour effacé des autoportraits des années 1930 et 1940, lesquels, au contraire, insisteraient sur les états de service militaire.

1. « Lettre au camarade Marcel Martinet... », *op. cit.*

Au front et à l'état-major : le consentement à la guerre

« Je marchai, comme tant d'autres. » Dans sa lettre à Marcel Martinet, Pierre Pascal revient sur l'entrée en guerre, soulignant son « désespoir métaphysique ». Il se présente comme un pacifiste et même un défaitiste, en dépit « des préjugés du milieu bourgeois », reconnaissant toutefois avoir cédé au bourrage de crâne. Pour justifier la cohérence de son choix communiste de 1918, il affirme également dans ce texte de 1920 avoir fait campagne contre la loi des trois ans à l'École normale supérieure. Déposé en mars 1913, ce projet de loi se voulait une réponse à la réorganisation militaire de l'Allemagne. La prolongation du service militaire obligatoire, fixé en 1905 à deux ans, suscita de vives critiques, notamment de la SFIO qui la jugeait inutilement belliciste. La jeunesse étudiante était concernée au premier chef, puisque les possibilités d'exemption ou de sursis étaient drastiquement réduites. Mobilisation, pétitions et contre-pétitions se multiplièrent, mais les signatures étudiantes étant collectives, on ne peut prouver ni infirmer que Pierre Pascal ait été l'un des 60 élèves de la rue d'Ulm mentionnés par *L'Humanité*¹.

Il est certain en revanche qu'il avait retardé son incorporation en 1910, profitant de la possibilité qui était encore offerte aux élèves officiers normaliens d'effectuer leur service après leurs études, et non de passer une année dans un régiment avant leur entrée à l'École. Le dossier militaire du jeune homme, incorporé en octobre 1913 au 92^e régiment d'infanterie de Clermont-Ferrand, ne mentionne pas d'indocilité particulière. À ses parents, il donne les bonnes nouvelles attendues sur sa nourriture et sa santé, sans enthousiasme excessif : « On peut trouver mieux mais il ne faut pourtant pas se plaindre. » Une lettre envoyée à son frère Jacques laisse transparaître des sentiments mitigés. Pris au jeu des manœuvres qu'il raconte en

1. Stéphane Israël, Jean-Philippe Mochon, « Les normaliens et la politique », in Jean-François Sirinelli (dir.), *École normale supérieure, le livre du centenaire*, Paris, PUF, 1994, p. 191-213. *L'Humanité*, 13 mars 1913, « La protestation du pays. Dans l'Université. Chez les étudiants », p. 1, 2 ; 13 avril 1913, « Contre le service de trois ans. La protestation du pays », p. 2.

détail (« tant qu'on n'embroche pas réellement on ne peut pas savoir »), il conclut cependant que « l'uniforme militaire n'est jamais beau¹ ».

Pierre Pascal servait donc déjà sous l'uniforme lorsque la guerre éclata. S'il conserva sa correspondance et ses carnets, il n'exprima jamais par écrit les souvenirs de son expérience de combattant. Sa mémoire fut enfouie dans les années 1920 avec celle des anciens soldats russes, sous la chape de silence qui recouvrait une guerre considérée en URSS comme illégitime. Après son retour de Russie, c'est l'événement révolutionnaire qui polarisa la relation complexe que l'ancien lieutenant entretenait avec la notion de témoignage public. Pierre Pascal ne reprit donc pas le fil d'une réflexion amorcée, qui allait pourtant devenir en France un enjeu douloureux pour les militants communistes et les socialistes pacifistes tout au long du xx^e siècle : pourquoi avons-nous « marché » ? Lorsque la guerre éclata, confessa-t-il à Marcel Martinet, « je me persuadai aisément que la guerre était juste, “de notre côté” ».

Car il est incontestable que Pierre Pascal « marcha » sans exprimer d'état d'âme. Pour lui qui était déjà élève-officier, la transition de la caserne au champ de bataille fut sans doute un peu moins brutale que pour ses camarades, arrachés au Quartier latin en août 1914. On sait seulement par la lettre reçue d'un ami qui se destinait à la prêtrise que son départ suivit immédiatement une crise personnelle, peut-être religieuse ou sentimentale². Le jeune officier ne laissa pas de témoignages sur l'entrée en guerre, et son carnet de combat, qu'il tient à l'instar de tant de jeunes soldats, s'interrompt en moins d'un mois. Son unité engagée dans la défense contre l'avancée allemande dans les Vosges, avec la bataille de la trouée de Charmes, perdit cinq hommes sous les bombardements au bois de la Grande Coinche, début septembre 1914. Pierre Pascal, promu lieutenant dès le 9 août, fut grièvement atteint d'une balle de shrapnell au poumon. Jamais extraite, celle-ci déclencha une pleuropneumonie. Hospitalisé à Chambéry, le

1. Lettres à sa mère et à son frère Jacques, octobre 1913-avril 1914, Archives Pascal – Jacques Catteau.

2. Institut d'études slaves, Archives Pascal, lettre de Charles Baux, 15 juillet 1914.

jeune officier fut cantonné dans son régiment à Clermont-Ferrand jusqu'en avril 1915¹.

Depuis son lit d'hôpital, le blessé censure comme tant d'autres sa douleur dans ses lettres à sa mère et à sa grand-mère (« je n'ai pour ainsi dire pas souffert : comme un grand coup de poing dans le côté »), mais confie à son frère Roch les « tortures » de la radioscopie. Ses réflexions montrent toute la complexité du consentement à la guerre. Jamais il n'exprime de nationalisme ni de sentiment antiallemand. Les lettres alternent entre le doute – « Elle [Maman] me demande si je suis toujours pacifiste : de plus en plus. Je ne change pas d'opinion selon les circonstances, et si on fait le mal, je ne cesse pas de croire que l'idéal est le bien. La paix ne cesse pas d'être l'idéal » – et la confiance résignée : « Ici nous avons le temps de nous livrer aux impressions les plus variées : mais les plus favorables dominant, car les choses vont en somme bien. Mais on a aussi le temps de réfléchir à l'absurdité de la guerre, en songeant à ces combats si meurtriers du Nord. » Dans le même temps, le grand blessé évoque, surtout dans les lettres à ses frères, son goût pour la camaraderie, l'action et le dépouillement physique de la vie en campagne, sans toits ni toilettes, « assez amusante, et si simple », sentiment qui fut assez bien partagé dans le monde universitaire².

Guéri, affecté à sa demande à l'armée d'Orient le 4 mai 1915, au 175^e régiment d'infanterie, Pierre Pascal exprime clairement sa satisfaction à commander « une gentille petite compagnie », à partager sous la tente la camaraderie des officiers, à mener une guerre en première ligne, « très exposé » sous le feu constant de l'armée ottomane, qu'il décrit sans fard

1. Service historique de la Défense (ci-après SHD), 7 N 1553, dossier lieutenant Pascal, 8 Ye 12337, dossier d'officier de Pierre Pascal et 26 N 669/1, journal de marche du 92^e régiment d'infanterie ; Archives nationales, F 17 27756, dossier de Pierre Pascal au ministère de l'Éducation nationale. Les sources varient sur la date de la blessure : 4, 7 ou 9 septembre 1914.

2. Cf. également *infra* : lettres à ses parents, ses frères, son oncle, septembre 1914-juillet 1915, BDIC et Archives Pascal – Jacques Catteau. Sur ce dernier point, cf. *Un ethnologue dans les tranchées (août 1914-avril 1915). Lettres de Robert Hertz à sa femme Alice*, Paris, CNRS Éditions, 2002, p. 30-31 de la présentation de Christophe Prochasson. Hertz était normalien de la promotion 1900.

à ses frères (« j'ai vu enfin des obus dans leurs courses », « les Turcs la font moins scientifique que les Allemands »). À son oncle et à ses parents auxquels il affirme : « nous menons la guerre prudente des temps modernes », il préfère évoquer son passage par Athènes, la beauté des paysages de la presqu'île de Gallipoli, les monnaies et les vases grecs trouvés dans les tranchées, sa confiance dans le général Gouraud, les espoirs de victoire : « Bientôt on entrera à Sainte-Sophie avec les Russes. D'Issoire aux Dardanelles ! Drôle de vie. »

La « crasse », la chaleur, la poussière des tranchées, l'odeur des chevaux morts par dizaines ne l'empêchent pas de rappeler toujours positivement le souvenir des Dardanelles, que ce soit depuis l'hôpital, ou dans les premiers mois qui suivirent son arrivée en Russie. Dans ses lettres à Paul Boyer, il évoque la séduction des « paysages de Troie ». À l'abbé Portal, il narre « une vie de bureau morose et d'une si indirecte utilité, moi qui avais trouvé tant de charme à la campagne des Dardanelles. Il me semble qu'on est vraiment homme qu'en campagne, et non dans le bien-être de la vie bourgeoise¹ ».

Pierre Pascal, de nouveau blessé à l'épaule le 24 juin 1915 (« j'ai reçu un nouveau plomb dans l'aile »), fut évacué, hospitalisé, puis quitta alors le monde combattant pour entrer dans l'univers des états-majors. Car l'installation de la guerre dans la durée, la perception plus aiguë de l'importance du renseignement et de la propagande, entraînaient un recours plus systématique à l'expertise intellectuelle, en parallèle à la mobilisation des scientifiques et à l'engagement volontaire des universitaires dans la propagande patriotique². Par leurs

1. Lettre de Pierre Pascal à sa mère de l'hôpital, du 3 juillet 1915 ; lettre de Petrograd à l'abbé Portal, 28 juillet/10 août 1916, citée par Olga Danilova, « Groupa abbata F. Portalia i Rossia (1903-1919) » (« Le groupe de l'abbé Portal et la Russie [1903-1919] »), in D. Liechtenhan, A. Tchoubarian (dir.), *La France et les Français dans la vie intellectuelle russe*, Moscou, Olma Press, 2010, p. 268-280. Lettre à Paul Boyer citée dans le *Journal des débats*, 8 juin 1922, « Un illuminé » par Pierre d'Hugues.

2. Michaël Bourlet, « Des normaliens dans les services de renseignement du ministère de la Guerre (1914-1918) », *Revue historique des armées*, vol. 247, 2007, en ligne sur <http://rha.revues.org/index1823.html> ; Olivier Chaline, « Les Normaliens dans la grande guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 183, octobre 1996, p. 99-110.

voyages d'études en Europe, leur connaissance des langues étrangères, leur capacité attendue à rédiger, synthétiser, traduire rapidement et efficacement, les normaliens formaient un vivier de choix. Les plus jeunes, aptes à combattre au front, n'étaient appelés dans les bureaux qu'après une blessure grave. C'est sur la recommandation de Paul Boyer que le lieutenant fut appelé au grand quartier général à Chantilly. Expertisant les dossiers pour un poste d'interprète de russe, le directeur de l'École des langues orientales souligna que Pascal était désormais « peu apte à faire campagne », et conclut : « Esprit vraiment supérieur, l'un des meilleurs élèves qui soient sortis de mon cours¹. »

Confiant dans les qualités du jeune officier, le bureau du chiffre le recruta le 21 janvier 1916 pour crypter et décrypter les dépêches... en bulgare. Pierre Pascal ne conserva pas un souvenir très positif de ces trois mois de vie « austère », qui lui rappelaient, écrivit-il à son frère, la préparation de l'agrégation. Sa correspondance et son petit carnet ne manquèrent pas de remarquer la méfiance de l'état-major français envers l'attaché militaire russe Ignatiev, d'égrener les remarques moqueuses sur les élites, agrégés et polytechniciens, qui peuplaient la Section du chiffre, et de noter avec soin ses quelques incursions sur le terrain. À la mi-avril 1916, une première rencontre entre le lieutenant Pascal et les soldats russes fut manquée. Envoyé à Marseille pour y accueillir la brigade russe venue renforcer le front occidental en échange de munitions, il fut rappelé à Paris la veille du débarquement des navires russes, après un long périple qui les avait menés de Vladivostok à la Méditerranée. Croisé à cette occasion, l'officier de liaison Louis Laloy, éminent musicologue de la Sorbonne et polyglotte, esquisserait en 1919 le portrait peu flatteur d'un « jeune homme d'apparence timide », rajustant son lorgnon et embarrassé de son sabre, encombré de « formules scolaires » malgré une « ironie dissimulée, un peu sournoise et assez pénétrante² ».

Le jeune combattant avait dû gérer, comme les autres, l'expérience de la violence de guerre, et les deuils qui s'accumulaient. Si Pascal n'évoqua jamais la mort vue de près, son

1. Archives nationales, 62 AJ 69, Papiers Paul Boyer.

2. Louis Laloy, « Le lieutenant Pascal », *Excelsior*, 20 janvier 1919.

journal de 1916 et sa correspondance à sa famille ou à l'abbé Portal égrenèrent la disparition de cousins ou de camarades, qu'il offrit aux prières de ce dernier. Mais contrairement à bien d'autres membres d'une génération décimée, Pierre Pascal ne revint jamais sur les amitiés de jeunesse et leur cruelle interruption par la guerre. Que ce soit dans son journal ou dans l'évocation de son itinéraire en réponse inachevée à Marcel Martinet en 1920, il ne cita avec émotion qu'un seul disparu, son « ami le plus cher », René Duchamp de Lageneste. Pascal avait peut-être rencontré chez Portal ce licencié en lettres à l'Institut catholique de Paris, qui avait quitté l'état-major pour s'engager chez les Zouaves, et tomba en Belgique le 5 avril 1916. Il l'évoqua en pacifiste, parti au front se faire tuer par « désespoir lucide ». Les extraits de la correspondance envoyés en souvenir par sa famille à « l'ami cher au cœur de mon pauvre frère » montraient au contraire un officier chrétien pleinement convaincu de la légitimité de son sacrifice pour la patrie¹. Les deux amis avaient-ils partagé les inquiétudes qui alternaient parfois, dans ses lettres et ses carnets, avec le consentement ferme à la guerre du lieutenant Pascal ? Celles-ci ne furent jamais exprimées publiquement. Recommandé tant par Paul Boyer que par l'abbé Portal, qui incitait le ministère des Affaires étrangères à favoriser l'envoi en Russie de jeunes soldats catholiques, c'est un officier fiable, compétent et distingué au combat que choisit en avril 1916 le colonel Charles Lavergne, lorsqu'il recruta les éléments de la future Mission militaire française en Russie.

La Mission militaire de Petrograd :
« Le mécontentement de faire la guerre
du côté du manche »

Pierre Pascal quitta donc la France par un après-midi brumeux, le jour de Pâques 1916, avec cette blessure intime. Ses lettres et son carnet montrent un jeune homme enthousiaste

1. Pierre Pascal, *Mon journal de Russie (1916-1918)*, *op. cit.*, p. 36 et p. 50. Institut d'études slaves, Archives Pascal, lettres de la famille de René Duchamp de Lageneste, avril-juin 1916 et faire-part *in memoriam* avec extraits de ses lettres.

au départ, se préparant sérieusement à sa tâche. Alors que les Allemands occupaient la Pologne et la Lituanie, et que le tsar Nicolas II préparait une vaste contre-offensive avec le général Broussilov, la France donnait un nouvel élan à sa politique russe en installant une Mission militaire permanente. Il s'agissait de conforter militairement, industriellement, logistiquement et politiquement l'allié russe qui, lancé dans la guerre au secours des Serbes après l'attentat de Sarajevo, avait connu depuis 1914 de spectaculaires défaites et d'énormes pertes. La présence française était conçue dans la continuité de la politique menée avant guerre et au début du conflit, pendant lequel plusieurs délégations avaient déjà été envoyées¹. Elle devait rappeler à la Russie ses devoirs de nation alliée en matière politique et militaire, tout en assurant à la France la place privilégiée qui lui revenait dans le domaine diplomatique et économique face à l'Allemagne, mais aussi face à la Grande-Bretagne. Pierre Pascal prit le bateau en Écosse et accosta le 8 mai à Arkhangelsk. De là, il arriva en train le 11 mai au soir dans la capitale de l'empire russe, Saint-Pétersbourg, tout récemment dotée du nouveau nom moins germanique de Petrograd.

Une lecture croisée des souvenirs, des lettres à sa famille et du journal tenu par le jeune lieutenant sur des carnets ou des feuillets volants permet de détricoter le tissu événementiel de semaines intensément vécues, pour tirer les fils thématiques de sa perception de la relation franco-russe, de l'évolution militaire, sociale et politique de la Russie jusqu'au printemps 1917, mais aussi de l'effervescence religieuse qui le préoccupait si vivement. Ainsi se déploient peu à peu les éléments d'une évolution intérieure marquée par le doute et les contradictions : « J'ai toujours, hélas !, les yeux ouverts sur tous les mondes, les faux et les vrais : nos comptes de divisions, les arrivages de matériel à Arkhangelsk, les affaires de passeports, l'École, l'Église latine, l'Église russe. Et moi-même, que suis-je, que vaudrais-je² ? »

Les notes du jeune lieutenant laissent l'impression d'une vie quotidienne et d'un travail de bureau confortables, mais

1. Cf. Sophie Cœuré, *La Grande Lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique (1917-1939)*, Paris, Le Seuil, 1999.

2. *Mon journal de Russie (1916-1918)*, *op. cit.*, p. 67, 9 septembre 1916.

vécus dans un certain malaise. Dès son arrivée, il ne se sentit ni véritablement en guerre, ni véritablement en Russie, thème qui allait revenir régulièrement jusqu'au début de 1917. « Ce qui est triste, c'est qu'en somme, je ne suis guère en Russie. (...) Enfin *nitchevo* ! Tout est bien (...). Petrograd ne s'émeut pas extérieurement de la guerre, c'est comme Paris », écrivit-il à sa mère¹. Profitant du confort de l'hôtel Astoria au cœur de la capitale, tout en regrettant son caractère « trop européen », Pierre Pascal se montra un soldat sérieux, un peu coquet. Il se soucia du cirage de ses bottes, commanda à sa mère un nouveau képi rouge et noir marqué du chiffre de son régiment, le sien étant « trop laid », mais se plut également à porter l'uniforme russe.

Présenté à l'ambassadeur Maurice Paléologue une semaine après son arrivée, le jeune lieutenant déjeuna chez lui début juin 1916. Ses notes montrent qu'il trouva sa place, non sans distance ironique, dans le petit milieu des acteurs de l'influence française : l'ambassade et son responsable de la propagande M. de Chevilly, ancien directeur de banque, l'Institut français dirigé par Jules Patouillet, les envoyés de Paris comme Eugène Petit, chargé par Albert Thomas, alors secrétaire d'État chargé de l'artillerie et de l'équipement militaire, d'une mission économique pour améliorer les relations industrielles et financières entre France et Russie². Le chef de la Mission militaire, le colonel Lavergne, était attaché militaire auprès de l'ambassadeur, il dépendait aussi de l'état-major, d'où de multiples tensions mal vécues par le jeune homme : « Deuxième bureau,

1. Lettres à ses parents et à son frère, 1916-1917, BDIC, Institut d'études slaves et Archives Pascal – Jacques Catteau.

2. Ioannis Sinanoglou, « La mission d'Eugène Petit en Russie. Le parti socialiste français face à la révolution de Février », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Paris, vol. 47, n° 2-3, avril-septembre 1976, p. 133-170 ; Sophie Horvat, *La Mission Eugène Petit en Russie de septembre 1916 à mars 1918*, mémoire de maîtrise, Université Paris I, 1992 ; Jacques Delmas, « L'armée russe vue par les officiers français en Russie », in *Les Sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Université Paris X Nanterre, sous la dir. de Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, 1990, p. 375-383. Ioannis Sinanoglou, « Journal de Russie d'Albert Thomas », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 14, n° 1-2, p. 86-204. Sophie Horvat, « La Mission Eugène Petit en Russie de septembre 1916 à mars 1918 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 37-38, janvier-juin 1995, p. 38-41.

propagande Chevilly, propagande Patouillet, Institut français, je n'en sortirai pas vivant. Tous ces gens se détestent d'ailleurs. Mon goût serait le bureau purement militaire. Toutes ces intrigues m'écœurent. Et pourquoi ? Je n'ai pas compris le vrai but de la Propagande. Il vaudrait mieux faire connaître la Russie en France¹. »

Cela ne l'empêcha pas de se prendre quelque peu au jeu et de noter avec une certaine aigreur l'arrivée de Jules Legras à l'état-major du tsar en janvier 1917². Cet autre normalien, déjà professeur reconnu, s'était engagé à cinquante ans et venait sous l'uniforme russe contribuer au renseignement. Pascal, qui allait dans sa maturité reconnaître toute sa dette envers les ouvrages de Legras, le dépeignit alors comme « important », vaniteux, excessivement sûr de lui, réussissant trop bien auprès des militaires. Pascal n'avait d'ailleurs pas que des amis parmi les officiers de la Mission. Dans ses souvenirs rédigés en 1933, à la lumière bien évidemment des événements ultérieurs, le colonel Henry Olivari le dépeignit philosophant au sujet de l'âme russe, sur le pont du bateau qui les amenait tous en Russie :

Un homme petit, noir, à grosse tête, avec des yeux fuyants et un gros lorgnon, l'interprète Pascal. J'ai déjà expliqué ailleurs que les Normaliens sont fatalement antimilitaristes. Pascal, qui avait une culture générale étendue, un sens artistique développé, une connaissance profonde de la langue et de la littérature russes, avait été envoyé à Petrograd pour diriger le bureau de la propagande ! On ne pouvait mieux choisir, il était anarchiste et, par-dessus le marché, catholique très convaincu, donc de la catégorie la plus dangereuse puisque sincère³.

Pierre Pascal, dans ses notes comme dans les lettres de cette première année en Russie, se présente d'abord comme un soldat et multiplie les critiques d'une vie perçue comme trop mondaine. Le lecteur de Bossuet se tint à l'écart de la

1. *Mon journal de Russie (1916-1918)*, *op. cit.*, p. 38, 7 juin 1916.

2. Jules Legras, *Mémoires de Russie*, Paris, Payot, 1921.

3. Henry Olivari, *Mission d'un cryptologue français en Russie (1916)*, préface d'Alexandre Avdeev, texte établi par Gilbert Eudes, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 47, p. 59.

sociabilité débridée décrite par le colonel Olivari, qui évoqua avec complaisance la facilité de faire une « bombe royale » malgré l'interdiction de l'alcool par le tsar, les nombreuses liaisons des officiers avec les « dames de la Croix-Rouge » russe, et la présence de demi-mondaines au cœur même du « caravansérail » qu'était devenu l'hôtel Astoria. L'activité de bureaucrate paraissait indigne au jeune lieutenant, qui écrivait ainsi en juillet 1916 : « Je promène partout la tristesse intérieure et le mécontentement de faire la guerre du côté du manche. (...) Quelle déchéance et quelle infériorité ! » En octobre 1916, il ironisa sur son travail auprès de son père (« Comme je ne suis spécialiste de rien, je fais à la mission toutes sortes de choses, et je ne sais pas bien quoi »). En janvier 1917, il souhaita à son frère « une vie plus intéressante, des galons et des chevauchées ». Pour autant, il se montra attaché à accomplir sérieusement sa tâche, dans les bureaux de la Mission situés rue Gogol : l'information d'un côté, avec la collecte de données sur l'armée russe et les positions ennemies (notamment auprès des prisonniers alsaciens faits par les Russes), et la rédaction des rapports signés du colonel Lavergne ; de l'autre côté, avec la rédaction d'articles pour le *Novoïe Vremia*, journal conservateur proche du pouvoir et pour le *Journal de Petrograd*, financé par Paris. Envoyé comme courrier diplomatique à Bucarest à la fin du mois de juin 1916, le jeune homme n'apprécie guère sa mission : il voit dans la Roumanie, qui hésitait encore à entrer en guerre avant d'abandonner sa neutralité en août de la même année, un « pays sensuel », marqué par les inégalités sociales et l'absence de patriotisme¹.

La rencontre avec Nicolas II et la vie politique russe

Pascal fut plus enthousiaste pour évoquer ses deux séjours auprès du grand quartier général russe, la *Stavka*, installée à Mohilev (Mahiliow) sur le Dniestr, à vingt heures de train de la capitale. L'empereur y résidait depuis qu'il avait pris personnellement le commandement des armées en septembre 1916, suite aux reculs spectaculaires de l'armée russe. Du 2 au 22 novembre 1916, puis du 15 janvier à fin février 1917, Pierre

1. BDIC F delta res 883 (19-2), Carnet de mission à Kiev et à Bucarest.

Pascal apprécia la ville des confins biélorusses de l'empire, où « les Juifs pullulent ». Une vie « un peu en campagne », la « paillasse », la présence d'une ordonnance, les repas pris en commun lui rappelaient l'armée d'Orient. Chargé de déchiffrer les télégrammes, il venait renforcer la présence française après le départ du général Janin, représentant de l'état-major, qui avait accompagné le général Broussilov sur le front. Dans ses lettres à sa famille, le jeune homme ne manqua pas de mentionner qu'il côtoyait l'entourage de l'empereur, assistant notamment aux représentations du « cinéma impérial » pour la Cour et le jeune tsarévitch.

Le 19 novembre 1916, Nicolas II passant en revue les officiers alliés lui remit la Croix de Sainte Anne « de troisième classe avec glaives et bouffes ». Pierre Pascal lui-même et les officiers français pensèrent un moment que cette décoration décernée à l'improviste l'avait été par confusion avec un capitaine anglais, mais il préféra croire que l'empereur avait suivi « son impression et sa sympathie », s'en félicitant auprès de son plus jeune frère. Son dossier militaire montre d'ailleurs qu'il reçut également l'ordre de Saint Stanislas, et qu'il fut même autorisé à porter ces décorations étrangères... en mars 1919, la Mission militaire alors réfugiée à Arkhangelsk étant sans doute peu au fait de l'évolution des positions politiques du lieutenant. « L'impression de majesté que produit l'empereur ne vient pas de son physique, ni d'aucun appareil, puisqu'il est tout simple, en uniforme de colonel, mais de sa gravité, où l'on sent la conscience de sa responsabilité, de sa divine mission. » Les lignes que Pierre Pascal rédigea au soir de sa remise de décoration entrent en résonance avec « l'accès de loyalisme et d'enthousiasme » évoqué par Ludovic Naudeau : « Nombre de ses anciens camarades m'ont donné sur lui des témoignages concordants : ils l'ont vu, assurent-ils, monarchiste, impérialiste et dévot respectueux du trône, de l'autel, du tsarisme, de ses hauts dignitaires religieux et de ses ministres à poigne¹. » Le journaliste chargeait évidemment à dessein ce soutien au tsarisme, pour mieux souligner la brutalité d'un retournement politique. Dans sa réponse esquissée à Martinet et à Naudeau en 1920, le bolchevik néophyte assumait

1. Ludovic Naudeau, *En prison sous la terreur russe*, op. cit., p. 170.

d'ailleurs cette tentation monarchiste, préférable selon lui à l'hypocrite démocratie.

Que disent le journal et les lettres, que Pierre Pascal s'efforçait de faire passer par le courrier diplomatique, pour gagner du temps plutôt que pour éviter la censure ? Observateur attentif de la vie politique russe, lecteur des journaux, témoin des rumeurs de complots qui agitent la Cour à Mohilev, curieux des événements comme l'assassinat de Raspoutine en décembre 1916, il manifesta avec constance son « peu de sympathie pour l'opposition parlementaire » (mai 1916), régime qu'il considérait comme un « mal » pour les Russes (11 juillet), défendant le loyalisme envers l'empereur, opposant à plusieurs reprises la *Stavka* « patriarcale et sérieuse » à la vie à Petrograd « où l'on fait de la politique et de la banque » (novembre 1916). Attentif au poids croissant des instances représentatives locales comme les *zemstvos* et des organisations sociales et économiques, il s'enthousiasma pour leur « dévouement » : « Tout cela est grandiose. » En décembre 1916, il écrivit à son père à propos d'un discours de Pavel Milioukov, leader du Parti constitutionnel-démocrate : « Il y a des gens à la Douma qui voudraient bien jouer au Parlement ; j'espère qu'on ne leur permettra pas. » À l'attention du père Portal, il tempérait par sa confiance en l'empereur un diagnostic pessimiste en décembre 1916 : « La Russie est assez inquiète par la faute des agités de gauche, qui pensent surtout à leur politique et considèrent toujours le parlementarisme occidental comme une admirable chose – des maladresses de la droite et du gouvernement, en la personne de certains ministres douteux comme honnêteté, comme patriotisme peut-être – surtout par la faute de la crise des subsistances, et la cherté extraordinaire de la vie. »

Davantage que les analyses politiques, les notes du jeune lieutenant multipliaient les informations sur l'évolution des combats, les pertes, les prisonniers, l'évolution des fronts notamment dans les Balkans, mais aussi sur le sens du conflit. Depuis les Dardanelles, il ne varia pas sur son soutien à l'un des buts de guerre de la Russie, reconnu par les Alliés en mars 1915 : l'annexion de Constantinople, des rives du Bosphore et des Détroits aux dépens de l'empire ottoman. Admirateur à son arrivée de la troupe russe à la manœuvre

(« un groupe d'hommes merveilleusement expressif. Cela atteignait à la beauté¹ »), Pascal ne connaissait que ses plantons et ses ordonnances, mais se montra curieux de l'état d'esprit des soldats. Exprimée en août 1916 à son oncle, l'idée que les Russes « n'ont pas de haine mais seulement le sentiment de la justice de leur cause et de l'injustice de l'adversaire » allait revenir sous sa plume. En septembre, notant une conversation avec Eugène Petit, il revint sur « l'élan admirable » de patriotisme du début de la guerre mais justifia les doutes des soldats, rappelant que le Christ appelle à la paix, « un doute qui doit tourmenter tout homme² ». Plus rares sont les notations sur le front occidental. Dans ses lettres d'encouragement à son frère Jacques toujours mobilisé, ou à ses parents, il faut bien entendu faire la part de l'euphémisation des doutes et de l'intériorisation de la censure militaire. Pascal sema ici et là des jugements négatifs sur la vie politique française, homologues de ses critiques sur la Russie. S'il se réjouit en septembre 1916 d'apprendre les percées franco-britanniques de la bataille de la Somme, il ne développa pas davantage que dans sa période combattante d'élan patriotiques, se montrant presque aussi critique envers l'allié anglais qu'envers l'ennemi allemand.

Le jeune homme mit à profit cette première année de séjour à Petrograd pour mettre en place sa réflexion sur la « psychologie russe ». En partant d'une conversation saisie au vol dans la rue ou d'une anecdote personnelle, il accumulait des considérations plus générales où l'on retrouve l'influence de ses lectures, et la conviction partagée de l'existence de « caractères nationaux », scientifiquement définis en mêlant les acquis de la géographie, de l'anthropologie et de l'observation psychologique. Pour Pierre Pascal, qui ne se distinguait guère en cela de ses prédécesseurs, Anatole Leroy-Beaulieu ou Alfred Fouillée, auteur en 1903 de *L'Esquisse psychologique des peuples européens*, « le Russe », « la bonne race russe », « le caractère russe » se distinguaient par la bonté, la simplicité, la modestie, le sentiment de l'absolu, « l'enthousiasme par crises

1. *Mon journal de Russie (1916-1918)*, *op. cit.*, 26 mai 1916, p. 35.

2. Archives Pascal – Jacques Catteau, lettre de Pierre Pascal à son oncle, 19 août 1916 ; *Mon journal de Russie (1916-1918)*, *op. cit.*, 27 septembre 1916, p. 71.

momentanées », le sentimentalisme, une certaine naïveté qui le portait à se laisser facilement exploiter économiquement par les étrangers, en particulier les Français.

Car, de manière constante, l'observation poussait Pierre Pascal à opposer Russes et Français, au détriment de ces derniers présentés comme méprisants, intéressés, matérialistes, irréductiblement étrangers à leurs hôtes (« On leur reproche, au fond, de n'être pas français. On voit tout du point de vue de la France »), incapables même d'apprécier le climat russe¹. Le sentiment d'une difficile relation entre Français et Russes transparaît dans ses notes, tout comme dans les souvenirs d'Henry Olivari, qui tenta en vain d'établir une collaboration en matière de codes et de déchiffrement et rendit responsables de cet échec tant le commandement à Paris que les « polyglottes » de la Mission². Dans la même posture individualiste qui le portait à ironiser sur ses compatriotes diplomates ou officiers, Pascal se posait en vrai défenseur de l'alliance franco-russe. Ainsi, se félicitant des « copieux hourras » entendus lors d'une conférence sur Verdun par un colonel russe, il écrivit à sa mère : « Les gens qui trouvent que les Russes ne nous aiment pas assez sont difficiles. » De leur côté, ses camarades en France ou en Russie le voyaient de nouveau « attiré » par la Russie, réalisant son « rêve de vivre dans cette Russie que tu aimais tant », voire « complètement russifié », pour s'en réjouir ou s'en amuser.

Se posant explicitement en critique de ses compatriotes, Pierre Pascal développa dans le même temps une sociabilité intellectuelle et spirituelle locale préparée par ses précédents voyages. Il fréquenta les milieux universitaires gravitant autour de l'Institut français, les thés organisés par son directeur Jules Patouillet, vit régulièrement Gustave Welter, interprète comme lui, ou Raoul Labry, agrégé de lettres russisant affecté à l'Institut français. Mais il rencontra bien davantage le philosophe orthodoxe Sergueï Alekseïev, son épouse Élisabeth, tentée par la conversion au catholicisme, et les catholiques de rite oriental comme le père Jean Deubner (ou Deibner), le père Glieb. « Le mouvement religieux russe est comme toujours follement

1. *Mon journal de Russie (1916-1918)*, *op. cit.*, et BDIC, Notes « psychologie russe, psychologie française », sans date.

2. Henry Olivari, *op. cit.*, notamment p. 259-260.